

LAURET

Mathilde

Merci de ne pas reproduire sans autorisation.

Rédaction réalisée pour un cours dans l'ESA Réunion ✓
Rédigée par Mme Mathilde LAURET

MaChine rouge, 1987-2018, Karl Kugel. Arcothèque de Saint Denis, Réunion.

MaChine Rouge est une traduction d'une société chinoise qui s'est construite ces trente dernières années, sous l'œil de Karl Kugel : il y a pour lui un héritage complexe de Confusius, post-maoïsme et d'un capitalisme de connivence, un ensemble qui fonde une nouvelle mythologie rouge, symbole de la réussite et du bonheur que nos regards interrogent à la fois avec peur et fascination. Comme une alternative au reportage, cela reste une expérimentation de l'image dans toutes ses protocoles. Il nous invite à un voyage aux multiples visages.

« Dans mon esprit, c'est suggérer une société chinoise qui nous dépasse et qui est peut-être dépassée par sa propre production sociale. »



(Étiquette inexistante ?) Photographie à l'entrée de l'Arcothèque.

L'exposition se compose essentiellement d'une mise en vue de planches de contact, de triptyques de photographies argentiques, en suite ou séquence, que j'ai fini par une triptyque

vidéo. Dès l'entrée, nous apercevons le portrait de profil d'un jeune homme, sa peau est marquée par l'acné. Il semble endormi, dans un habit rouge, couleur emblématique de la Chine. Le mur est entièrement blanc qui entoure la seule image, plongée dans un silence. Il semble endormi, mais il ne donne aucun signe de vie non plus. Il y a une atmosphère mystérieuse et paisible, voire familial.



De gauche à droite : *Devant la China International Trust And Investment Corporation*, Beijing 1987, tirage sur papier baryté, atelier CG 2018.

Les deux enfants « rois » et le dragon, Beijing, 1987, tirage sur papier baryté, atelier CG 2018.

Réajuster le col, Beijing, 1987, tirage sur papier baryté, atelier CG 2018.

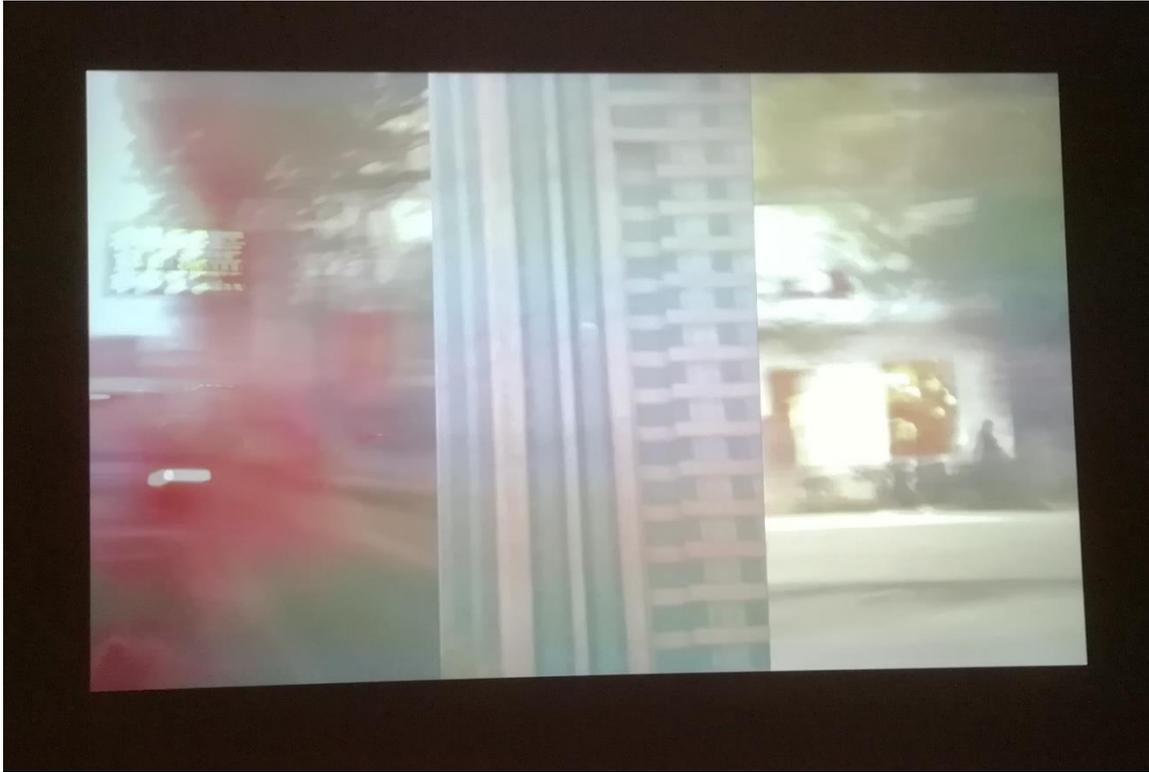
Ces photographies, composées de deux formats paysages et un portrait, forment un triptyque. Fruits d'expériences vécues, il ne représente pas chacun uniquement une seule image solitaire, mais se « lisent » ensemble. Il y a un rapport narratif qui évolue à celui qui regarde. Il y a un échange de regard entre le sujet et celui qui observe dans les deux premières images. Cette composition offre une approche d'un récit littéraire et poétique. D'ailleurs, le photographe a mis en place en dehors de ces photographies des extraits de narration de ses vécues, apportant une histoire véritable aux images de figures performeuses du quotidien. Il

semble qu'à travers ces photographies, il y a un mélange d'une tradition ancienne transitant avec la modernité d'aujourd'hui.



Le pont, Zhengzhou 1989, impression sur film, tirage sur papier baryté, atelier CG 2018.

Comme pour le triptyque vidéo, cette photographie m'a particulièrement marquée. L'image est légèrement opaque, son cadrage frontal hors-champ, se lit des deux côtés, recto et verso. L'image placée sur une vitre suggère un déplacement de ce pont par l'intermédiaire de l'imagination, d'une salle à l'autre, dans une atmosphère silencieuse, mystérieuse, dominée par un point lumineux central. Elle se détache par sa couleur noire dominante face à la couleur blanche de la galerie également. L'image du pont crée un pont entre les salles voisines. Nous devenons même le sujet de cette photo, en dehors du cadrage.



Aperçu du triptyque de vidéos (pas d'étiquette ?).

A chaque séquence terminée, il y a un flash rouge qui apparaît brutalement, en une seconde. Les vidéos sont en numérique de basse qualité, qui jouent des formats traditionnels de perspectives verticales en trois colonnes. Cela rappelle le triptyque répété dans ses séries de photos, ainsi que ses différentes séquences photographiques. Il y a un maillon entre eux, formant ainsi une panoplie de narrations d'images, sans mots. Il y a des séquences comme un mariage saisie au ras du sol, un bouddha coincé sous un escalier décoré d'une couronne de fleurs, une frontalité de panneaux publicitaires géants de sport sur l'avenue Wangfuging, un homme lâchant son cerf-volant au-dessus d'un lac, un bouquet de fleurs artificielles tournant au rythme d'une porte tambour circulaire d'un hôtel (où nous visualisons le reflet du photographe) ...

Il y a une séquence où nous observons un enfant taper d'un bâton sur la gauche, sur quelque chose qu'on ne voit pas. Cette vidéo est triplée, on retrouve trois enfants identiques. Et derrière chaque enfant se trouvait un jouet d'une voiture jaune. Cela m'a sans doute rappelé une ressemblance à une chaîne, à un travail à la chaîne.

« Il y a une évolution de séquences sur des temps courts, non centrés... On joue une évolution des marges, de décalages et d'approximations. »



Vue d'exposition de MaChine Rouge (1987-2018) de Karl Kugel, Artothèque Saint Denis.

Dans l'exposition, on retrouve des images solitaires comme en groupes. Mais chaque image d'hors-champ, en général doté d'un cadrage frontal ou rapproché, révèle un geste ou une narration. L'image ne se présente plus uniquement en tant que sujet à observer... Mais pour moi, ils ont tous un lien, ils se suivent à la chaîne, formant ainsi un seul récit de plusieurs séquences. Cela ressemble aussi à un journal.



L'homme au serpent, Zhengzhou, 1987, épreuve vintage, 1989, Karl Kugel.